
La pensée linguistique de F. de Saussure

Mokhtar ZOUAOUI

Maître de Conférences, faculté des Lettres, des Langues et des Arts
Université Djilali Liabes de Sidi Bel Abbas

Résumé :

F. de Saussure est connu exclusivement, notamment en Algérie, comme le fondateur de la linguistique générale, et l'auteur d'une œuvre (posthume) qui révolutionna la pensée linguistique moderne. Néanmoins, une telle image est à bien des égards fautive, puisque le *Cours de linguistique générale* n'est pas l'œuvre de Saussure, mais aussi l'on sait peu de chose sur l'activité intellectuelle du linguiste. L'objet de cet article, de vulgarisation, a pour objet d'éclairer certains aspects de la recherche menée par F. de Saussure, au milieu d'un siècle, le XIX^e siècle, considéré comme un siècle de la linguistique historique et comparative. Saussure a fait cependant l'exception.

Mots clés : F. de Saussure, anagramme, CLG, comparatisme, ELG, linguistique, phonétique, XIX^e siècle, épistémologie.

La connaissance de la pensée linguistique de F. de Saussure connaît trois moments décisifs, le premier fut la publication, en 1878 à Leipzig, du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, qui « a suffi, écrit A. Meillet, pour classer du coup F. de Saussure parmi les maîtres de la linguistique de son temps »⁽¹⁾, et « consacrer définitivement le prestige de la nouvelle école [des néogrammairiens] et renouveler l'optique de grammaire comparée »⁽²⁾; le second fut la publication en 1916, trois ans après sa mort, des *Cours de linguistique générale*, par

ses étudiants C. Bally et A. Séchehaye avec la collaboration d'A. Riedlinger, qui marque la constitution de la linguistique moderne; et enfin, le troisième moment qui marque un retour contemporain à sa pensée authentique et multiple, avec la publication en 2002, de ses *Écrits de linguistique générale*, établis et édités par S. Bouquet et R. Engler avec la collaboration d'A. Weil.

Le premier moment constitue la genèse de la pensée saussurienne, c'est durant cette première période, bien documentée et connue des historiens, que cette pensée va le faire élever en un maître de la linguistique de son temps, contre laquelle il aura pourtant une attitude critique, et le privera quant à elle de bien d'honneurs. Car, même si Saussure fut à cette période de son parcours scientifique considéré comme un connaisseur profond et vigilant des orientations de la discipline linguistique qu'il voulut dès son jeune âge s'y consacrer, il eut aussi, en des moments de sa gloire universitaire, à affronter l'opposition de certains de ses contemporains. « Saussure, écrit M.-J. Reichler-Béguelin, rencontra l'hostilité plus ou moins affichée d'une bonne partie des chercheurs allemands : un traditionaliste comme Fick reprocha ouvertement à l'auteur du *Mémoire* son mode d'argumentation affectionnant le raisonnement par la négative, la proportion mathématique, la généralisation ; sans aller jusqu'au qualificatif d'« erreur radicale » décerné par Osthoff au modèle saussurien de la racine et à l'explication des voyelles longues, des grammaires de la nouvelle école comme Collitz ou Brugmann exprimèrent autant de réserves que de louanges »⁽³⁾.

À cette hostilité s'ajoutèrent bien des déceptions, « À l'automne de 1876, note T. de Mauro, Saussure est à Leipzig. Il se rend chez H. Hübschamnn pour fréquenter un *privatissimum* de vieux-perse, et le grand iraniste lui demande, durant leur entretien, son avis sur l'hypothèse que vient juste de formuler K. Brugmann, selon laquelle -α- dans des formes comme τᾰτᾰς remonterait ç une *nasalis sonans* originelle devenue -un- en germanique. Cette révélation a chez le jeune Genevois des effets opposés : déception (on le voit dans le compte-rendu, tout ironique qu'il soit) d'avoir perdu le bénéfice de la découverte, mais en même temps, nouvelle confiance en ses propres

capacités »⁽⁴⁾. C'est que l'époque dans laquelle évoluait la pensée de F. de Saussure était une époque d'étude du langage, « à tout instant, dans toute branche de la science des langues, tout le monde est par-dessus tout anxieux actuellement de mettre en lumière ce qui peut intéresser le langage »⁽⁵⁾, dira-t-il en novembre 1891 dans sa première conférence à l'Université de Genève.

Nous nous contenterons dans ce qui suit d'exposer cette première phase de l'évolution de la pensée saussurienne, durant laquelle, contemporain de l'école néogrammairienne et même considéré comme faisant partie, Saussure produit plusieurs travaux, parmi lesquelles, son œuvre majeure, *Le Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, y prend une place considérable.

1. La formation linguistique de Saussure

C'est à Genève (en Suisse), sa ville natale, que la formation linguistique de Ferdinand de Saussure (1857-1913) commence à prendre forme. Cette période du jeune Saussure est profondément marquée par la personne d'Adolphe Pictet (1799-1875), « acquis à la linguistique par Pictet et par son grand-père, Saussure entre en 1870 à l'Institut Martine où le professeur Millenet, mort nonagénaire peu avant 1913, l'initie au grec sur la base de la grammaire de Haas. Une fois cette langue acquise (il connaissait déjà le français, l'allemand, l'anglais et le latin) »⁽⁶⁾.

Dès cet âge, se manifeste chez le Jeune Saussure l'attrait pour les études générales, pour les lois universelles, et une fois sa connaissance des langues acquise, il « se décide à tenter un 'système général du langage' et en termine en 1872 le manuscrit intitulé *Essai sur les langues* et destiné à Pictet. La thèse centrale est que, en partant de l'analyse de n'importe quelle langue, il est possible de remonter à des racines bi et tri-consonantiques, à condition de postuler que $b = f = v$, $k = g = ch$, $t = d = th$. [...] Pictet répondit aimablement au garçon, l'invitant à persévérer dans ses études de la langue mais à se tenir cependant éloigné de 'tout système universel du langage' »⁽⁷⁾.

En plus des cours de gymnase, de physique et de chimie qu'il poursuit à la demande de ses parents, Saussure commence à partir 1875 à fréquenter les cours de philosophie, d'histoire de l'art et la linguistique. Il fréquente les leçons de grammaire grecque et latine d'un *privot-docent*, Louis Morel qui ne faisait que reprendre les cours de Georg Curtius. Mais la période à partir de laquelle Saussure renforcera son attachement à la linguistique sera son inscription à la Société de Linguistique de Paris. Le 13 mai 1876, il y est admis (et figure ainsi que la liste des sociétaires au 1^{er} janvier 1878 comme étudiant en philosophie, domicilié à Leipzig) »⁽⁸⁾.

2. Les premiers travaux

Si le *Mémoire* constitue la première œuvre grâce à laquelle F. de Saussure vint à acquérir la notoriété scientifique et le consacrer membre de la communauté scientifique de son époque, « Le mémoire avait toutefois été précédé par des productions de moindre dimension ; dont deux au moins méritent le titre de préfigurations. D'abord, le juvénile 'Essai pour réduire les mots du Grec, du latin et de l'Allemand à un petit nombre de racines' (1872, résumé par Jakobson, 1969, et publié dans *CFS*, 32, 1978, p. 73-101), où Saussure, alors collégien de quatorze ans et demi, se proposait de ramener tous les mots des trois langues dont il avait connaissance à une quinzaine de racines triphonématiques, de schéma stable : (consonne - voyelle A - consonne). Cet essai présente déjà l'idée, qui fera recette dans le *Mémoire*, de la régularité formelle des cellules morphologiques ; derrière l'hypothèse glottogonique invraisemblable se profilent pourtant les procédés méthodologiques qui détermineront toute l'activité scientifique ultérieure, notamment l'attitude épistémologique privilégiant l'abstraction et le recherche des caractéristiques distinctives »⁽⁹⁾.

Pour la Société de linguistique de Paris, Saussure avait présenté plusieurs mémoires, (le premier fut à Paris durant la séance du 13 janvier 1877), qui traitaient de sujets diverses concernant la comparaison entre les langues. *Le suffixe - T - ; Sur une classe de verbes latins en-eo ; La transformation latine de tt en ss suppose-t-elle un*

intermédiaire st ?, renseignent déjà, chez lui, sur une connaissance profonde des tendances linguistiques de l'époque et témoignent d'une prise de position du jeune universitaire que devint Saussure par rapport à certains de ces travaux. Mais c'est « surtout dans le quatrième, rédigé en novembre-décembre 1876 (*Essai d'une distinction des différents a indo-européen*) dans lequel, en même temps que d'autres linguistes, il arrive à la confirmation de l'attribution des voyelles de timbre *e* à l'indo-européen, sur la base du traitement différent des vélaires du vieil-indien devant les *ā* qui correspondent à des *ǎ*, *ǒ* grecs et latins, et devant les *ã* qui correspondent à des *ẽ* grecs et latins. Le jeune auteur s'excuse dès la première page de ses lacunes et annonce une étude subséquente et plus étendue du même sujet. Lorsque son travail est lu à Paris (21 juillet 1877), Saussure consacre déjà la rédaction du *Mémoire* et, depuis un an, il est plongé dans le milieu scientifique de Leipzig »⁽¹⁰⁾.

3. Le Mémoire

On a souvent dit que *Le mémoire sur le système des voyelles dans les langues indo-européennes*, paru à Leipzig en décembre 1878, avait révélé des traits qui resteront typiques du comportement scientifique de Saussure. Dès le préambule en cinq pages de l'édition de 1879 ; que nous possédons, Saussure affiche le projet qu'il poursuit, « étudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste l'*a* indo-européen, écrit-il, tel l'objet principal du *Mémoire* ; immédiat de cet opuscule : le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatif à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivés au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que vous le voyions se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est claire qu'en fait c'est le système des voyelles dans son ensemble qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit inscrit à la première page »⁽¹¹⁾.

Cet essai renseigne aussi sur l'évolution autocritique de l'auteur, « je suis obligé, dit-il, de retirer des opinions que j'ai émises dans un article des Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, intitulé ; 'Essai d'une distinction des différents *a* indo-européens'. En particulier la ressemblance de *Ar* avec les phonèmes sortis de *r* m'avait conduit à rejeter, fort à contrecœur, la théorie des liquides et nasales sonantes à laquelle je suis revenu après mûre réflexion »⁽¹²⁾. Il renseigne aussi sur cette caractéristique chez Saussure de vouloir découvrir les éléments ultimes, « il s'agit, nous dit-il, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais à la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude »⁽¹³⁾.

À bien des égards, le *Mémoire* de Ferdinand de Saussure est considéré comme un le premier traité moderne de morphologie indo-européenne. Poursuivant le but qu'il s'est fixé dans l'article qui l'a précédé, celui de 1877 dans lequel il avait tenté de « différencier plusieurs types dans ce que l'on concevait comme unitairement comme l'*a* indo-européen. Son *Mémoire* se propose le même 'objet immédiat', mais inclus cette fois-ci dans la perspective plus large du 'système' des voyelles de l'indo-européen, voyelles envisagées globalement et dans leur solidarité fonctionnelle. [...] Son résultat extérieurement le plus brillant, et qui en fait le renom, est d'avoir 'découvert' (il vaudrait mieux dire 'reconstruit', ou 'inventé', aux sens conjoints de 'trouver' et de 'concevoir') deux phonèmes indo-européens jusqu'alors inconnus, auxquels n'est pas assigné de contenu phonétique déterminé : les 'coefficients sonantiques' *A* et *Q*, qui sont à la source de ce qui deviendra la théorie des laryngales indo-européennes (dans les symbolismes ultérieurement en usage, *A* = ou *h*₂, *Q*= ou *h*₃) »⁽¹⁴⁾.

C'est donc en phonétique que le *Mémoire* de Saussure apporte sa première contribution, celle de mettre en cause la conception des premiers grammairiens basée sur le postulat que le sanskrit représente l'état le plus proche de la langue originelle dont il cherchait à reconstruire le système vocalique, qui considérait les voyelles *e* et *o* des autres langues indo-européennes comme issues de l'*a* indo-européen, était une

conception erronée. « À la vérité, écrit M. Leroy, dès 1874, quelques savants avaient émis, mais de façon dubitative et fragmentaire, des observations tendant à reconnaître qu'une distinction *e/o/a* a pu apparaître en indo-européen mais c'est Saussure qui, de façon péremptoire, démontra le bien-fondé de cette assertion et l'arbitraire de l'hypothèse inverse (scission du *a* en trois timbres *e*, *o*, et *a*) ceci bien avant que la phonétique expérimentale – qui allait se constituer seulement à la fin du siècle – ne confirmât l'impossibilité physiologique d'un tel processus »⁽¹⁵⁾. « D'après cette théorie, écrit Saussure, on dresse assez généralement le tableau suivant, qui cependant n'est pas certainement pas celui qu'approuverait M. Brugmann lui-même, puisqu'il fait allusion à la possibilité d'un plus grand nombre d'*a* primitifs :

Indo-europ.	a_1	a_2	\bar{a}
Européen	<i>e</i>	<i>a</i>	\bar{a}

On voit qu'en résumé, pour ce qui est des langues de l'Occident, les différents auteurs, quel que soit leur point de vue, opèrent avec trois grandeurs ; l'*e*, l'*a*, et l' \bar{a} des langues européennes. Notre tâche sera de mettre en lumière le fait qu'il s'agit en réalité de quatre termes différents, et non pas de trois, que les idiomes du nord ont laissé se confondre deux phonèmes fondamentalement distincts et encore distingués au sud de l'Europe : *a*, voyelle simple, opposée à l'*e* ; et *o*, voyelle renforcée, qui n'est qu'un *e* à sa plus haute expression. La dispute entre les partisans du scindement (*a* primitif affaibli partiellement en *e*) et ceux du double *a* originaire (a_1 , a_2 devenus *e* et *a*), cette dispute, il faut le dire, porte dans le vide, parce qu'on comprend sous le nom d'*a* des langues d'Europe un agrégat qui n'a point d'unité organique »⁽¹⁶⁾.

Il n'est pas dans notre intention de passer ici en revue toutes les idées fécondes que constituent le *Mémoire*, nous nous contenterons de signaler qu'il reçut l'approbation d'un nombre important de la communauté scientifique, « chef d'œuvre scientifique et épistémologique, le *Mémoire* fut accueilli comme un livre important, notamment Havet et Sweet, ainsi que Kruszewski : ce dernier signala d'emblée la spécificité de la méthode consistant à associer systématiquement le vocalisme d'une forme à la

catégorie grammaticale à laquelle cette forme appartient »⁽¹⁷⁾. Notons encore ce témoignage d'Emile Benveniste, « Saussure avait décerné, écrit-il, que le système vocalique de l'indo-européen contenait plusieurs *a*. Au regard de la pure connaissance, les différents *a* de l'indo-européen sont des objets aussi importants que les particules fondamentales en physique nucléaire. [...] Tout cela atteste la fécondité des vues introduites par Saussure, et qui ne se sont accomplies que dans ces dernières décennies, un demi-siècle après avoir été publiées. Ceux même des linguistes d'aujourd'hui qui n'ont pas lu le *Mémoire* en restent tributaires »⁽¹⁸⁾.

Enfin, il faut signaler l'influence qu'eut le *Mémoire* sur la pensée linguistique de son auteur, « le *Mémoire*, écrit T. de Mauro, a profondément marqué la formation de Saussure : sa recherche s'engage à un effort de synthèse, le pousse à dégager les 'données élémentaires', le transforment donc en 'homme des fondements. Outre le mettant en contact avec les problèmes de reconstruction d'un système linguistique nécessairement a-substantiel, en tant que sa réalisation en paroles n'est pas connue, elle l'amène à considérer les unités linguistiques comme de pures entités oppositives et relationnelles et, par conséquent, dans leur fonctionnalité 'systémique', et non pas comme des atomes isolés, ce qui était 'dans l'air' selon Collinder »⁽¹⁹⁾.

C'est dans cette perspective que la lecture du *Mémoire* est considérée comme « une des aventures intellectuelles les plus excitantes dans la littérature indo-européenne (une aventure intellectuelle qui reste sans comparaison jusqu'en 1935, lorsque paraît le chapitre sur la racine indo-européenne dans les *Origines* de E. Benveniste). Les découvertes de Saussure sont dues à une analyse qui apparaît aujourd'hui comme évidemment structuraliste, dans laquelle se trouvaient postulés, grâce à une considération du système, les éléments de caractère abstrait, définissables non pas sur la base de leur aspect phonétique mais sur leur fonction structurale »⁽²⁰⁾.

4. Le Doctorat, De l'emploi du génitif absolu en sanscrit

A la suite du *Mémoire*, Saussure entreprit de finir sa thèse de doctorat *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*, et la défendit, en 1880, à Leipzig et fut publiée l'année suivante à Genève. « La thèse, écrit B. Malmberg, de caractère plutôt technique, n'a pas la même valeur renouvelante que le *Mémoire* mais témoigne de connaissances profondes du sanskrit chez le jeune chercheur. Cette année même Saussure entreprit un voyage en Lituanie pour se familiariser sur place avec cette langue indo-européenne de grand conservatisme et de la même importance que le sanskrit pour la comparaison »⁽²¹⁾.

Cependant, il n'est pas exact de l'avis de certains chercheurs, que la thèse soit sans importance particulière du point de vue conceptuel ou méthodologique. « Ceci n'est pas exact, écrit T. de Mauro. En premier lieu le choix d'un thème dans le domaine de la syntaxe, c'est-à-dire dans un domaine négligé par Bopp et par la linguistique boppienne, schleicherienne, néo-grammairienne et plus tard une bonne partie de la linguistique structurale euro-américaine, mérite d'être relevé. En second lieu, à l'encontre de la littérature spécialisée antérieure qui consacrait au génitif absolu des notes fugitives dans une perspective comparatiste, Saussure se propose de déterminer la valeur de la reconstruction en la réinsérant dans un état de langue précis, selon une direction de recherche déjà anticipée par Whitney (d'ailleurs cité au début de l'œuvre). [...] La soutenance brillante de la thèse se termina par l'attribution du doctorat *Summa cum laude et dissertatione egregia* »⁽²²⁾.

Les historiens accordent une attention importante à cette phase de la formation de la pensée linguistique de Saussure. « Les réflexions, écrit T. de Mauro, entreprises à l'époque du *Mémoire* et de la thèse sur la différentialiste et la systématique des unités linguistiques trouvent un écho dans ces mots, ainsi peut-être que les discussions avec Beaudouin et la lecture des *Prinzipien* de Kruszewski. Nous savons aujourd'hui

qu'elles sont le reflet des méditations des premières années genevoises et nous y apercevons le germe vital du *Cours de linguistique générale* »⁽²³⁾.

5. L'enseignement

C'est en France, à Paris, que la carrière professionnelle de Saussure débute. Après s'être installé à partir de l'automne 1880, et fréquenter « les cours de Michel Bréal, et (à partir de février 1881) ; à l'École des Hautes Études, ceux d'iranien de J. Darmesteter, de sanscrit, de sanskrit de A. Bergaigne (tous deux un peu froids dans leur rapport annuel lorsqu'ils parlent du nouveau venu) et, enfin, les leçons de philologie latine de Louis Havet, qui avait déjà affirmé son admiration pour Saussure et qui la renouvelle chaudement dans son rapport de 1881 », il est nommé, le 30 octobre 1881, à 24 ans, Maître de conférences de gothique et de vieux-haut allemand.

5.1. Les cours parisiens

A cet enseignement du gothique et de vieux-haut allemand, « il ajouta plus tard la grammaire comparée du grec, du latin et du lituanien. Pour des raisons de santé, il rentra à Genève et fut remplacé par Antoine Meillet. Il revint pourtant à Paris où une chaire au Collège de France lui fut offerte. Mais il n'accepta pas, une nomination exigeant qu'il acquière la nationalité française, ce qu'il refusa. On lui offrit alors une chaire extraordinaire de linguistique à Genève dans laquelle il avait à enseigner la grammaire comparée et aussi le français moderne (phonologie) et qu'il conserva jusqu'en 1906 où il succéda à Joseph Wertheimer (1833-1908) comme professeur de linguistique générale et comparée dans la faculté des lettres et sciences sociales »⁽²⁴⁾.

Dès cette période des cours parisiens qui dura dix années, l'enseignement de Saussure eut une portée internationale de par la multitude des nationalités de ses élèves (français, belges, allemands, russes, roumains, suisses, hollandais, hongrois,

autrichiens, suédois), « il est impossible, fait remarquer T. de Mauro, de dire ce que Saussure a signifié pour l'école linguistique française et, donc, pour la culture mondiale, sans mettre au premier plan ses dons pédagogiques »⁽²⁵⁾.

A. Meillet écrivit de lui : « F. de Saussure était un vrai maître : pour un être un vrai maître, il ne suffit pas de réciter devant des auditeurs un manuel correct et au courant ; il faut avoir une doctrine et une méthode et présenter la science avec un accent personnel. Les enseignements que l'étudiant recevait de F. de Saussure avaient une valeur générale, ils préparaient à travailler et formaient l'esprit ; ses formules et ses définitions se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles. Et il faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait ; sa pensée de poète donnait souvent à son exposé une forme imagée qu'on ne pouvait plus oublier. Derrière le détail qu'il indiquait, on devinait tout un monde d'idées générales et d'impressions ; d'ailleurs, il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite ; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant ; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait ; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus naissante encore. Sa personne faisait aimer la science ; on s'étonnait de voir cet œil bleu plein de mystère apercevoir la réalité avec une si rigoureuse exactitude ; sa voix harmonieuse et voilée ôtait aux faits grammaticaux leur sécheresse et leur âpreté ; devant sa grâce aristocratique et jeune, on ne pouvait imaginer que personne reproche à la linguistique de manquer de vie »⁽²⁶⁾.

En 1891, F. de Saussure décide de quitter Paris pour Genève où une chaire de linguistique est créée pour lui. Ainsi s'ouvre une nouvelle phase de l'enseignement saussurien ; les cours que donnera Saussure durant cette période constitueront la source de laquelle est puisé ce que deviendra le *Cours de linguistique générale* que le monde connaîtra après sa mort.

5.2. Les cours genevois

La période genevoise commence lorsque Saussure débute au semestre d'hiver de 1891 ces cours à l'Université de Genève. Après avoir occupé le poste de Professeur extraordinaire de 1881 à 1886, « il est alors nommé professeur ordinaire de sanskrit et de langues indo-européennes. À ces tâches pédagogiques s'ajoutent celles de directeur de la bibliothèque de la Faculté des lettres et sciences sociales, et il s'acquitte de ce travail, réglant l'acquisition des livres au jour le jour et leur classement. Du semestre d'été de 1899 au semestre d'hiver de 1908, il fait chaque année un cours sur la phonologie du français moderne et à partir de 1900-1901 également un cours de versification française ('Études ses lois du XVIe siècle à nos jours'), tous deux au Séminaire de français moderne. Durant le semestre d'été 1904 il remplace Émile Regard à la chaire de langue et littérature allemande et fait un cours sur les *Nibelungen* ; il enseignera également la linguistique générale à partir de 1907 »⁽²⁷⁾.

6. Les intérêts littéraires

Si l'on garde encore de Saussure l'image d'un linguiste qui ne s'est occupé que de changements linguistiques ou de système linguistique sans aucun rapport avec la culture ou la littérature, se serait là une image que les découvertes ne cessent d'estomper. « Ces intérêts, écrit T. de Mauro, contrastent certainement avec l'image traditionnelle de Saussure champion de la séparation entre linguistique interne et linguistique externe et de la nécessité de n'étudier la langue qu'en elle-même et pour elle-même, hors de tout contexte socio-historique. [...] Rappelons que dès 1894 Saussure écrivait à Meillet : 'c'est en dernière analyse, seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à un peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt' »⁽²⁸⁾.

6.1. Histoire d'une lettre

Dans la bibliothèque de son mari, le fameux linguiste Antoine Meillet, madame Meillet, fit la découverte d'une lettre qui allait éclairer une autre facette de la pensée de Ferdinand de Saussure, restée jusqu'à ce jour inconnue du monde universitaire et intellectuel. Une lettre de Ferdinand de Saussure adressée à son ami et collègue Antoine Meillet, en date du mois de novembre 1906, dans laquelle il lui fait part d'une tradition secrète anagrammatique qu'il pense avoir décelée chez les poètes romains saturniens mais aussi chez Homère ou encore dans les vedas Hindous. Déposée au collège de France, la lettre est ensuite retrouvée par les bons soins de Claude Lévi-Strauss et remise au linguiste Roman Jakobson qui en assure une présentation.

C'est en hommage justement à R. Jakobson que Jean Starobinski publie en 1967 un article consacré aux anagrammes de Ferdinand de Saussure intitulé : Les mots sous les mots. En 1971, il publie sous le même titre, « Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure », un ouvrage qui reprend plusieurs articles écrits sur le sujet, qui, dès son Avant-propos, affirme l'apport d'une telle recherche sur le développement de la pensée linguistique de Saussure. « Saussure, écrit J. Starobinski, à partir de textes poétiques, s'est efforcé d'établir l'intervention de mots, de noms ou de faits antécédents. Il y aurait lieu de se demander si les difficultés rencontrées dans l'exploration de la diachronie longue de la légende, et dans la diachronie longue de la composition anagrammatique, n'ont pas contribué, par réaction, à engager Saussure plus résolument vers l'étude des aspects synchroniques de la langue. Il convient ici de signaler que le Cours de linguistique générale, exposé entre 1907 et 1911, est, pour une bonne part, postérieur à la recherche sur les anagrammes »⁽²⁹⁾.

7. *L'épistémologie linguistique chez F. de Saussure*

Parmi les linguistes qui ont œuvré à donner à la linguistique une autre approche de celle historico-comparative, si cultivée et entretenue durant le XIX^e siècle, Ferdinand de Saussure (1857-1913) occupe une place de choix. En effet, l'évolution de la linguistique chez Saussure témoigne, à partir de ses dernières années d'enseignement de la linguistique, d'une prise de conscience de la nécessité de repenser la linguistique à partir d'une philosophie, d'une épistémologie qui fondera les principes de la constitution d'une théorie linguistique générale qui, se basant sur une connaissance avancée des langues naturelles, s'oriente vers la formulation d'un nouveau système conceptuel.

A ce titre, nous voulons faire référence ici, une nouvelle fois, aux *Écrits de linguistique générale* et, notamment à « *De l'essence double du langage* », auquel nous avons fait référence dans l'introduction, et à propos duquel François Rastier note : « *De l'essence double du langage* ouvre un nouveau point d'entrée dans le corpus des écrits de F. de Saussure. On peut supposer à bon droit que ce manuscrit systématique, à teneur épistémologique et à visée fondatrice, ne représente pas moins la pensée de son auteur que des notes d'étudiants compilées post mortem par des collègues. Mais surtout, il s'agit sans doute du livre de linguistique générale évoqué 1891 dans la leçon inaugurale de sa chaire genevoise, et l'essentiel du manuscrit date sans doute de cette année là. Il vient après une période de doutes ou du moins de refus où F. de Saussure a failli abandonner la linguistique. Il trace le programme d'une linguistique générale dont ses cours n'ont révélé que certains aspects. Pendant les deux décennies qui suivront, jusqu'à sa mort en 1913, sa réflexion se développera et évoluera à partir de cette synthèse programmatique »⁽³⁰⁾.

En effet, il semble possible aujourd'hui de lire, dans les textes retrouvés, les cadres d'un programme épistémologique soutenu par un système de principes. « Ces principes, écrit Simon Bouquet, définissent ce que l'on peut appeler une linguistique

néosaussurienne de l'interprétation. Néo-saussurienne, parce que le Saussure qui a pensé ce programme reste aujourd'hui, quant à sa réception, nouveau : une sorte de « second Saussure », même s'il est chronologiquement antérieur au Pseudo-Saussure du Cours. Néosaussurienne, aussi, pour la raison que ce système de principes se laisse déployer, en l'état contemporain des savoirs linguistiques, au-delà de ce que Saussure lui-même a pu penser et écrire – il s'ensuit que toute présentation de ces principes est nécessairement subjective et qu'il ne saurait y avoir une seule linguistique, ni même une seule épistémologie néosaussurienne. Linguistique de l'interprétation car, comme on va le voir, l'objet de ce programme est centralement le fait de l'interprétation. Chacun de ces principes, ainsi que Saussure le requiert, doit pouvoir indifféremment servir de point de départ au raisonnement et conduire à tous les autres. Ce n'est toutefois que leur système qui pourra être tenu pour une épistémologie »⁽³¹⁾.

Pour notre part, nous tenterons dans ce qui suit de souligner des passages de « *De l'essence double du langage* » dans lesquels il est aisé de lire un contenu épistémologique. Dans ce sens, le terme d'épistémologie réfère à un champ d'études poursuivies par Saussure. « L'ensemble de réflexions saussuriennes que nous considérons de linguistique générale, écrivent les éditeurs des *ELG*, recouvre, de fait, trois champs de savoir [...]. Le premier champ est une épistémologie (s'entendant ici au sens strict de la critique d'une science). Cette épistémologie porte sur les conditions de possibilité d'une pratique scientifique dont Saussure était un expert : la grammaire comparée, incluant crucialement ce qu'on appelait alors la phonétique historique. Le deuxième champ de savoir est celui d'une spéculation analytique (au sens des *Analytiques aristotéliennes*) sur le langage – parfois étendue à la question plus générale de systèmes de signification humaine –, spéculation que Saussure a qualifiée lui-même, à de nombreuses reprises, de *philosophique* : on peut encore à ce propos, comme il lui est arrivé de le faire, de *philosophie du langage*. Le troisième champ est celui d'une réflexion prospective sur une discipline. Il s'agit en l'occurrence d'une 'épistémologie programmatique', dans la mesure où ce n'est pas l'analyse des

conditions de possibilité d'une science existence qui y est en jeu, mais le pari d'une science à venir. Ce troisième champ de la pensée saussurienne est celui que Bally et Sechehaye ont voulu mettre en lumière ; c'est lui qu'on aura, à la suite du Cours bien souvent exclusivement associé au nom de Saussure »⁽³²⁾.

« Nulle part, écrit-il, dans l'état actuel, on ne peut prononcer le mot de *langue*, ou de *langage*, sans qu'il y ait d'abord à constater l'équivoque possible entre *langue* et *transmission de la langue* »⁽³³⁾.

Notes:

- i - A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1982, p. 61.
- 2 - M. Leroy, *Les grands courants de la linguistique moderne*, Bruxelles, P. U. B., 1967, p. 42.
- 3- M.-J. Reichler-Béguelin, « Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales » in S. Auroux (sous la dir.), *Histoire des idées linguistiques*, Tome 3, Bruxelles, P. Mardaga, p. 180.
- 4 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1996, p. 326.
- 5 - F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard, 2000, p. 147.
- 6 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 322.
- 7 - *Ibid.*
- 8 - *Idem*, p. 322.
- 9 - M.-J. Reichler-Béguelin, « Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales » in S. Auroux (sous la dir.), *Histoire des idées linguistiques*, Tome 3, p. 173.
- 10 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 326.
- 11 - F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipsick, B. G. Teubner, 1879, p. 1.
- 12 - *Idem* p. 2.
- 13 - *Ibid.*
- 14 - M.-J. Reichler-Béguelin, « Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales », p. 174.
- 15- M. Leroy, *Les grands courants de la linguistique moderne*, p. 43.
- 16 - F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipsick, B. G. Teubner, 1879, p. 5.
- 17 - M.-J. Reichler-Béguelin, « Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales », p. 174.
- 18 - E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1974, pp. 40-41.
- 19 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 330.
- 20 - G. C. Lepschy, *La linguistique structurale*, tr. L.-J. Calvet, Paris, Payot, 1976, pp. 45-46.
- 21 - B. Malmberg, *Histoire de la linguistique de Sumer à Saussure*, Paris, P. U. F., 1991, pp. 405-406.
- 22 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 330.
- 23 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 342.
- 24 - B. Malmberg, *Histoire de la linguistique de Sumer à Saussure*, p. 406.

-
- 25 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 336.
- 26 - A. Meillet, Linguistique historique et linguistique générale, II, Paris, 1936, p. 336.
- 27 - Cité par T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 336.
- 28 - T. de Mauro, « Notes biographies et critiques », in F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 347.
- 29 - J. Starobinski, Les mots sous les mots, Paris, Gallimard, 1971, p. 9.
- 30 - F. Rastier, « Lire les textes de Saussure », Langages, n° 185, 2012, p. 16.
- 31 - S. Bouquet, « Principes d'une linguistique de l'interprétation : une épistémologie néosaussurienne », Langages, n° 185, 2012, p. 22.
- 32 - F. de Saussure, Écrits de linguistique générale, p. 86.
- 33 - S. Bouquet et R. Engler, Préface à F. de Saussure, Écrits de linguistique générale, p. 8.